L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 7 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 20 MARS 1892.

UN MÉNAGE DE CHANTEURS.

Comment ne se seraient-ils pas aimés? Beaux et célèbres tous les deux, chantant dans les mêmes pièces, vivant chaque soir pendant cinq actes de la même vie artificielle et passionnée. On ne joue pas impunément avec le feu. On ne dit pas vingt fois par mois : "Je t'aime!" sur des soupirs de flûte et des trémolos de violons sans finir par se prendre à l'émotion de sa propre voix. A la longue, la passion leur vint dans des enveloppements d'harmonie, des surprises de rythme, des splendeurs de costumes et de toiles de fond. Elle leur arriva par la fenêtre qu'Elsa et Lohengrin ouvrent toute grande sur la nuit vibrante de sons et de clarté :

Vieux respirer les senteurs enivrantes....

Elle se glissa entre les colonnes blanches du balcon des Capulets, où Roméo et Juliette s'attardent sous des lueurs d'aube :

Non! ce n'est pas le jour, ce n'est pas l'alouette.

Et mollement elle surpris Faust et Marguerite dans ce rayon de lune qui monte du sabbat et quelques volets de la petite chambre, parmi des entrelacements de fleurs et de roses fleuries :

Laisse moi, laisse-moi contempler ton visage.

Bientôt tout Paris connut leur amour et s'y intéressa. Ce fut la curiosité de la saison. On venait admirer ces deux belles étoiles gravitant doucement l'une vers l'autre dans le ciel musical de l'Opéra. Enfin, un soir, après un rappel enthousiaste, comme la toile achevait de se baisser, séparant la salle broyante d'applaudissements et la scène ornée de bouquets, où la robe blanche de Juliette traînait sur des camélias effeuillés, les deux chanteurs furent pris d'un élan irrésistible, comme si leur amour, un peu factice, n'attendait pour se révéler que l'émotion d'un grand triomphe. Leurs mains s'étreignirent, des secousses s'y changèrent, concertés par les bravos lointains et persistants de la salle.

Les deux étoiles avaient fait leur conjonction.

Après le mariage, on resta quelque temps sans les revoir à la scène. Puis, le congé expiré, ils rentrèrent ensemble dans la même pièce. Cette rentrée fut une révélation. Jusqu'à ce jour, entre les deux chanteurs c'était l'homme qui avait primé. Plus âgé, mieux fait au public dont il connaissait bien les faiblesses, les préférences, il jouait du partenaire et des loges avec sa voix. Près de lui, l'autre ne semblait guère qu'une élève admirablement douée, la promesse d'un génie futur; sa voix trop jeune avait des angles, ainsi que ses épaules un peu minces et grêles. Aussi, au retour, quand elle parla d'une du de ses rôles d'autrefois et que les son plein, riche, étoffé, s'échappa des premières notes, abondant et pur comme l'eau d'une source vive, il y eut dans la salle un charme d'étonnement si grand que tout l'intérêt de la soirée se concentra autour d'elle. Ce fut pour la jeune femme un de ces jours heureux où l'atmosphère qui vous entoure se fait limpide, légère, vibrante, pour vous apporter tous les rayons, toutes les adulations du succès. Quand on sort de là, on oublie presque de l'applaudir, et comme tous les éblouissements font une ombre profonde auprès d'eux, il se trouva relégué et plus et moins qu'un comparse dans le coin le plus obscur de la scène.

Après cette, passion qui s'était révélée dans la jeu de la chanteuse, dans sa voix doublée de charme et de tendresse, était inspirée par lui. Lui seul donnait la flamme à ces yeux profonds, et cette idée aurait dû le rendre fier, mais la vanité du comédien fut plus forte. A la fin du spectacle, il appela le chef de claque et le secona de la belle façon. On avait manqué ses entrées, ses sorties, oublié le rappel du trois ème acte. Il se plaindra tant qu'il recteur....

Hélas! il eut beau dire, et la claque eut beau faire, la faveur du public, désormais conquise à sa femme, lui resta définitivement. Il y eut pour elle un bonheur de rôles bien choisis, appropriés à son talent, à sa beauté, où elle apparaissait avec la transparence d'une madonne entrant au bal parée des couleurs qui lui vont et sûre d'une ovation.

A chaque nouveau succès, le mari se montrait triste, nerveux, irritable. Cela lui faisait l'effet d'un vol, cette vogue qui s'adressait à elle seule et non à lui. Longtemps il essaya de cacher à tous, surtout à sa femme, cette souffrance inavouable; mais un soir, comme elle montait l'escalier de sa loge tenant à deux mains sa robe chargée de bouquets, et que tous à son triomphe elle lui disait d'une voix encore oppressée de la secousse des applaudissements : "Nous avions une belle salle aujourd'hui." Il lui répondit un : "Tu trouves!.... si ironique, si amer, que l'avenir de la jeune femme s'ouvrit à la vérité subite du secret.

Son mari était jaloux! non pas d'une jalousie d'amant qui veut sa femme belle pour lui seul, mais d'une jalousie d'artiste, froide, féroce, implacable. Parfois, quand elle s'arrêtait à la fin d'un air que les bravos multipliés tonnaient vers elle de toutes les mains tendues, il affectait une phrasomanie impassible, distraite, et son regard absent semblait dire aux spectateurs : "Quand vous aurez fini d'applaudir, moi je chanterai."

Oh! les applaudissements, ce bruit de grêle qui a de si douces réminiscences dans les couloirs, la salle, les coulisses, lorsqu'une fois on l'a connu, il est impossible de s'en passer. Les artistes médiocres ne s'aperçoivent de maladie ni de vieillesse; ils cessent d'exister quand on ne les applaudit plus. Celui-ci devant l'indifférence du public, fut pris d'un véritable désespoir. Il maigrissait, devenait ha gneux, méchant. Il avait beau se résonner, se garder bien en face son mal inguérissable, se répéter avant d'entrer en scène :

"C'est ma femme pourtant.... Et je l'aime!...."

A la factrité du théâtre, le sentiment vrai tombait tout de suite. Il aimait encore la femme, mais il détestait la cantatrice. Elle s'en aperçevait bien, et, comme on soigne un malade, anvrellait cette triste manie. D'abord elle avait songé à amoindrir son succès en se ménageant, en ne donnant pas toute sa voix, tous ses moyens; mais ses résolutions comme celles du mari ne tenaient pas devant le feu de la rampe.

Son talent, presque indépendant d'elle même, dépassait sa volonté. Alors elle s'humilia, se fit petite devant lui. C'étaient des consolations qu'elle lui demandait; s'il l'avait trouvée bonne, s'il comprenait bien le rôle ainsi....

Naturellement l'autre n'était jamais content. Avec cet air bonhomme, ce ton de faveur camaraderie que les comédiens ont entre eux, il lui disait, les soirs où elle avait le plus de succès :

"Surveille-toi, petite.... Ça ne va pas en se mieux!.... tu n'es pas en progrès."

D'autres fois, il voulait l'empêcher de chanter.

"Prends garde, tu te prodigues.... Tu en fais trop.... Ne lasse pas ta chance.... Tiens, sais-tu! tu devrais prendre un congé."

Il descendait jusqu'aux prétextes bêtes. Elle était enrhumée, pas en voix. Ou bien il lui cherchait des querelles de cabotin :

"Tu as repris trop vite le finale du duo.... Tu ne tué mon effet.... C'est un parti pris."

Sans s'apercevoir, le malheureux, que c'était lui qui la gênait dans son jeu, précipitait les répliques pour l'empêcher d'être applaudie et, dans son désir de reprendre son public, accaparait le haut bout de la scène, laissant sa femme chanter au second plan. Elle ne se plaignait pas, elle l'aimait trop. D'ailleurs, le triomphe rend indulgent, et chaque soir, de l'ombre où elle s'avançait de se blottir, de s'effacer, le succès l'obligeait à reparaître glorieusement en pleine lumière. Au théâtre, on s'aperçut vite de ce singulier cas de jalousie, et les camarades s'en amusèrent. On accablait le chanteur de compliments sur le talent de sa femme. On lui montrait sous les yeux l'article de la veille où à la suite de quatre grandes colonnes consacrées à l'étoile, le critique accordait quelques lignes à la vogue presque éteinte du mari. Un jour, en venant de lire un de ces articles, il entra dans la loge de sa femme, furieux, le journal déployé, et lui dit, blême de colère :

"Cet homme a donc été votre amant!" Il en arrivait à ce degré d'injure. Aussi la malheureuse femme, frôlée, enviée, dont le nom était redit sur l'affiche se lissait maintenant à tous les coins de Paris, accusée même par les étalages comme une chance de succès, par les étiquettes menues et dorées des confiseurs, des parfumeurs, avait l'existence la plus triste, la plus humiliée. Elle n'osait plus ouvrir un journal, de peur de lire son éloge, pleurait sur les fleurs qu'on lui jetait et qu'elle laissait mourir dans un coin de sa loge pour ne pas perpétuer à la maison le souvenir cruel de ces triomphales soirées. Elle voulut renoncer au théâtre, mais son mari s'y opposa.

—On dira que c'est moi qui t'ai fait partir.

Et l'horrible supplice continua pour tous deux.

Un soir de première représentation, la chanteuse allait entrer en scène. Quelqu'un lui dit :

—Tenez vous bien.... Il y a une cabale dans la salle contre vous.

Cela la fit rire. Une cabale contre elle! Et à propos de quoi, bon Dieu! Elle qui n'avait que des sympathies, qui vivait en dehors de toute coterie. C'était bien vrai, pourtant. Au milieu de la pièce, dans un grand duo avec son mari, au moment où sa voix superbe, montée au plus haut point de son régistre, achevait le son sur une suite de notes égales et pures comme les perles rondes d'un collier, une bordée de sifflets l'arrêta net. La salle était aussi émue, aussi surprise qu'elle-même. Le souffle des respirations paraissait suspendu, prisonnier dans les poitrines comme le trait qu'elle n'avait pas pu finir. Tout à coup une idée folle, épouvantable lui traversa l'esprit..... Il était seul en scène, en face d'elle. Elle le regarda fixement, et vit passer dans ses yeux l'éclair d'un mauvais sourire. La pauvre femme comprit. Les sanglots l'étouffaient. Elle ne put que fondre en larmes et disparaître aveuglée dans l'encombrement des coulisses....

C'était son mari qui l'avait fait siffler!

ALPHONSE DAUDET.

LA

FIANCÉE DU MINEUR.

I

Elle courait tout le jour. l'oil hagard, les cheveux au vent, errant, de ci de là, à travers les chétives bicoques qui composaient le hameau de la Grande-Combe.

Jeune,—vingt ans peut-être,—elle était belle, mais d'une beauté étrange qui faisait mal à voir; son sourire était triste et son regard douloureux comme une plainte. Elle chantait parfois, et son chant vous serrait l'âme. Pauvre fille, elle était folle; mais d'une de ces folies douces qui attirent la pitié et l'intérêt des gens!

Ah! on l'aimait bien à la Grand-Combe!

Dans leur naïveté, ces bonnes gens étaient persuadés que l'innocente leur portait bonheur. C'était pour eux le bon génie du village. Elle avait tant souffert, la malheureuse enfant, depuis le jour où, dans un effondrement terrible, la mine lui avait enlevé tout ce qu'elle aimait : sa mère et son fiancé :

En sanglotant il d'abord à chaque catastrophe, ce mot sur la large gueule, de ces malheureux qui sneut et frissent tous les jours, à des cents nes de pieds sous terre, pour gagner un méchant morceau de pain!

Elle et sa mère étaient heureuses au Glorieux,—c'était le nom du puits Vaillantes toutes deux, elles gagnaient assez bonnes journées, et trouvaient moyen, toutes les semaines, de coucher quelques francs sur leur livret de Caisse d'épargne. Aussi Marguerite n'avait pas encore atteint seize ans que déjà nombre d'épouseurs s'étaient présentés. Les gars se la disputaient, car non seulement elle était frîche et accorte, mais encore c'était une honnête fille.

Mais Marguerite n'était point pressée de changer de condition; elle se trouvait heureuse ainsi, à côté de sa mère qui la gâtait, lui épargnant les trop rudes besognes et les corvées ennuyeuses.

Mais, un jour, il vint s'établir à la Grand-Combe un mineur, qui n'était pas du pays. Le jeune homme s'en fut par hasard chez la mère de Marguerite pour la prier de le prendre à la pension : c'était tentant, car on pouvait ainsi doubler les gains mensuels. La bonne femme eut cependant le courage de refuser.

—Ecoutez, mon ami, lui dit-elle, j'accepterais volontiers, car vous m'avez l'air d'un brave homme, mais j'ai que ti à déjà grande, et elle est sage et honnête. On n'a jamais dit par le village le plus petit mot sur son compte. Or, les langues sont méchantes, et les commères ne manqueraient pas de bavarder, en voyant s'établir chez nous un garçon jeune et bien tourné comme vous, ajouta-t-elle en riant.

—Oui, murmura l'ouvrier, vous avez raison : je vais voir ailleurs.

—Tenez, vous pouvez frapper là, tout en face, chez les Loustand; ce sont de braves gens; ils vous recevront bien, vu qu'ils ont deux miches à nourrir et un troisième en chemin.

—C'est entendu; mais, au moins, vous me permettrez bien de venir de temps à autre vous souhaiter un petit bonjour, ou vous demander un service au besoin; car je suis un peu neuf dans le métier, et il n'est pas toujours gai, le métier

II

Il était revenu, le mineur, revenu bien souvent, attiré par les grands yeux de Marguerite.

La jeune fille ne tarda à sentir son cœur battre plus vite, mais elle ne s'y trompa point et reconnut de suite que l'amour sonnait son premier rappel.

Et,sans fausse pudeur, dans la naïveté de ses seize ans, elle l'avoua ingénument à celui qu'elle considérait déjà tout au fond d'elle même comme son fiancé

Alors, ce furent des transports fous de la part du jeune ouvrier. Comme cet avou lui fa'sait du bien! Il avait attendu patiemment, espérant l'entendre sortir de la bouche de sa bien-aimée. Et voilà que ses vœux étaient comblés!

Bras dessous, bras dessous, ou alla trouver la mère pour lui narrer l'histoire; la brave femme sourit, et, ouvrant ses deux bras :

—Allons, embrassez moi! dit elle.

Et ces trois êtres se tenaient immobiles, la main dans la main, tout émus :

—La belle merveille! reprit-elle. Pas la peine de se rougir les yeux; j'aurai deux enfants, voilà tout. Pas vrai, Jean-Pierre!

Et le temps passait, plein de bonheur pour les amoureux; le mariage avait été projeté pour la Saint-Martin.

—A l'entrée de la mauvaise saison, disait la mère en riant, les nuits sont plus longues.... Voyez-vous, ces jeunesses, ça pense à tout.

Mais un jour, ce bel édifice de joie s'écroula : la mine fit des siennes, et un soir on vit arriver dans le village une procession de brancards, ramenant les corps des malheureux qu'on avait pu retirer.

L'explosion avait été terrible : sur deux cents mineurs descendus dans le puits, une centaine à peine étaient remontés.

Marguerite, qui ce jour-là se trouvait malade, n'était point allée à la fosse; en apprenant l'accident, elle sauta de son lit à moitié vêtue, s'élança au devant du convoi; mais à peine eut-elle vu les premiers cadavres qu'elle s'écria :

—J'ai tout perdu!.... Le monstre m'a tout pris!

Hélas! ce n'était que trop vrai : en tête du cortège, on apercevait Jean-Pierre étendu sans vie, le crâne fracassé; derrière lui venait la Jeanne—la mère,—la poitrine broyée, les jambes à demi-brisées.

Marguerite, debout, sur le milieu de la route, s'approcha des cadavres l'œil hagard et sec; elle embrassa sa mère et pressa longuement la main de son fiancé; puis, tout à coup, elle éclata d'un rire sonore, tandis que son bras étendu vers le puits semblait appeler la malédiction d'en-haut.

Pauvre Marguerite, le coup avait été trop rude : elle était folle!

III

Depuis, elle courut à travers la campagne, se rendant chaque jour au Glorieux; elle descendait au gouffre béant; l'insulte aux lèvres, elle le menaçait; puis, elle le priait, le suppliait, se mettant à genoux au bord de la fosse, elle le conjurait de lui rendre sa mère et son fiancé!

Un soir, Marguerite ne rentra point au village. Vainement les mineurs prirent leurs lanternes pour la rechercher à travers les champs. La pauvre innocente avait disparu.

Le lendemain, ils trouvèrent tout au fond du puits un corps à moitié brisé, étendu sur le sol et quasi enveloppé d'une longue chevelure noire : c'était Marguerite.

M.-L. NÉRON.

L'ILLUSTRE CHOQUART.

Histoir d'un Parisien d'autrefois.

Le nom de Choquart est à peu près ignoré de la génération présente; cependant il a laissé des souvenirs dans la mémoire de ceux qui avaient l'âge d'homme, il y a trente ans. Les amis de Choquart l'avaient surnommé : l'*Inconsolable*, l'*Illustre*, en raison de sa nature toute spéciale. Cet excentrique fut aussi homme de lettres, à ses moments; mais, par son tempérament et par ses allures, il appartint à cette bande d'originaux du régne de Louis Philippe qui s'appelaient Romieu, Henry Monnier, Saint Cricq, Brifaut.

Esprits fantaisistes, caractères bizarres qui, par goût et par parti pris, protestèrent, en tout et à propos de tout, contre les tendances un peu bourgeoises de leur époque.

Voici un trait amusant, qui lui arriva en compagnie de Théodore Barrière, l'auteur célèbre des *Faux Bonshommes*.

C'était quelques jours après la révolution de février 1848. Choquart et Barrière étaient assis à une des tables du café de la Porte-Saint-Martin. Tout à coup, l'établissement est envahi par une bande de citoyens à la mine rébarbative, au costume étrange.... Tous, ils portaient la blouse bleue serrée au corps par une ceinture de laine écarlate; un grand sabre de cavalerie pendait à leur côté. Ces citoyens étaient la garde du corps de Cunsidère,—alors le préfet de police, et le prédécesseur du chef qui, révolutionnaire appelé Sobrier.

Ils s'installent aux tables du café, réclament bruyamment des consommations, et font sonner très haut, sur les dalles, leurs grands sabres et leurs éperons d'honneur.

A la vue de ces tapageurs, Choquart fronce le sourcil; puis un sourire narquois entr'ouvre ses lèvres :

—Vous allez voir; je vais en faire une bien bonne, dit il à demi-voix à Barrière.

—Soyez prudent, reprend ce dernier.

—Mais, sans faire attention à ce conseil, Choquart interpelle ainsi le maître de café :

—Eh! eh! dites monsieur, vous donnez asile aujourd'hui à une bien vilaine compagnie! Je vous conseille de ne plus recevoir dorénavant de pareils *sapées*; cela nuirait à la bonne réputation de votre établissement!

Un silence profond, lourd, provocant de Choquart soulèvent de violents murmures parmi les gardes du corps de Cunsidère.

Alors il quitte tranquillement son siège, tenant son verre, qu'il n'avait pas encore vidé, et va se planter au milieu des hommes de Sobrier.

—Mes paroles vous étonnent, et vous vous demandez sans doute ce que je suis et d'où je viens? Je vais vous le dire, mes amis, mes frères! Je suis un ancien garde du corps de Sa Majesté Charles X. Vous n'êtes ici qu'un ramassis de brailleurs, et je ne bois pas à votre santé,—et il vide son verre.

—Maintenant, ajoute-t-il, je vais me rasseoir à cette table là-bas et je me tiens bien tranquille!

Les hommes de Sobrier regardèrent Choquart avec stupeur; mais pas un ne bougea. Cet excès d'aplomb les avait cloués sur place. Choquart était du Midi; la nature lui avait donné la verve pétillante et l'audace entreprenante d'un cadet de Gascogne. Il était de bonne famille et brillant cavalier. Pendant la Restauration, il fit partie des gardes du corps; toujours il se montra royal ste exalté, fervent, dévoué.

Il existe un Dieu, joli trait de lui pendant cette période.

Un jour, il fut désigné pour accompagner la duchesse d'Angoulême qui se rendait au château de Vincennes. Sur la place du Carrousel, une des roues de la voiture royale froissa violemment la jambe de Choquart qui se tenait à cheval près de la portière. Le garde du corps eut un tressaillement, mais continua à se tenir droit en selle. On arriva à Vincennes. La duchesse d'Angoulême entra dans l'intérieur du château. Alors Choquart, interpellant un des piqueurs :

—Mon ami, fit il, voulez-vous m'aider à descendre de cheval?

—Qu'avez-vous, monsieur Choquart? vous êtes tout pâle!

—Presque rien.... sur la place du Carrousel, une roue de voiture, me serrant de trop près, m'a froissé la jambe!

—Vous avez la jambe fracturée! Vous ne vous êtes pas plaint? Et vous êtes venu jusqu'ici?

—Mon ami, je n'ai pas voulu être privé de l'honneur d'accompagner Son Altesse Madame la Vicomtesse.

La révolution de Juillet lui fit perdre sa position; son attachement aux Bourbons l'empêcha de prendre du service sous le nouveau régime. Il se lança alors dans l'opposition. Il en fit partout où l'entraînait son existence fantaisiste : au théâtre, dans les cafés à la mode, dans les bureaux de journaux. Il fréquenta assidûment les gens de lettres, les artistes, les bohèmes. Une principesse de la famille royale,—à laquelle il avait été dévoué,—lui servait une petite pension, dont il vivait. A l'exemple de son camarade Duvert, qui avait été aussi garde du corps, et qui, après la révolution de Juillet, devint vaudevillisté, Choquart composa des vaudevilles, des chansons, des livrets d'opéras-comiques, des articles de journaux. La chanson intitulée : *Monsieur Joriel* est restée populaire; un gentil opéra-comique de lui : *Le Trompette de M le Prince*, obtint dans le temps un vrai succès. Mais sa principale préoccupation était surtout de faire du bruit par les cri arges, les mystifications, les apostrophes, avec lesquelles il découvrait, à tort et à travers, les hypocrites, les impudents qui se frottaient à lui. En un mot, il *épatait* son monde et mettait généralement les rieurs de son côté.

Son amis le proclamaient incomparable dans ce genre d'ailleurs, il serait une curiosité d'autrefois qui ne toucherait avec le nombre, ni avec le danger, surtout quand il s'agissait de ses convictions politiques ou de ses amitiés.

Quelques jours après la révolution de Juillet, Choquart s'était arrêté dans un petit café situé en face la Sauque. Dans ce café se trouvait un habitué qui lui racontait à haute voix ses prouesses pendant les trois Glorieuses. A l'entendre il avait tué à lui seul au moins une douzaine de Suisses.

Pendant ce récit Choquart frongait le sourcil, tortillait sa moustache avec une impatience accentuée. A la fin, il appelle la dame qui siège au comptoir. Celle-ci arrive.

—A combien estimez-vous ce vitrage? demande l'accusateur de Suisses, en désignant la devanture qui ouvrait sur la rue.

—A trois louis!

—Les voici : prenez les.

—Pardon, je ne comprends pas!

—Dans un instant, je vais très probablement casser tous ces carreaux!

—Hein! Vous voulez briser les vitres de mon établissement!

—Si le particulier qui est assis là bas, continue à haute voix Choquart, a le malheur de se vanter d'avoir tué un autre Suisse je l'envoie dans la rue, en le faisant passer par ce vitrage.

Le habitué, refroidi par cet avertissement,—suspendit aussitôt le récit de ses prouesses. Cette franchise de langage et cette désinvolture de procédés attirèrent,—on le comprend,—de nombreux duels à Choquart. Du reste, il les acceptait vaillamment, et se rendait toujours avec bonne humeur sur le terrain.

La fortune des armes lui fut rarement favorable; presque toujours il sortit blessé de ces rencontres. L'ancien garde du corps aimait à faire ses adieux sur le terrain, se croyant volontiers dans une salle d'escrime. Pour mettre en relief la crânerie de ses allures, la désinvolture de ses gestes, il prenait des temps et commettait des imprudences dont profitaient ses adversaires.

—Je tirerai comme des garçons épiciers! disait alors Choquart pour se consoler.

Quelquefois les représailles de Choquart se retournaient contre lui : de là, de nombreux duels.

Ainsi il lui arriva une découverte désobligeante à propos d'une facétie,—célèbre et souvent renouvelée depuis,—que l'on a attribuée à tort à Romieu, mais dont, en réalité, Choquart fut l'inventeur.

Un jour qu'il était en promenade, il avise sur la façade d'une belle maison un écriteau orné de la phrase traditionnelle :

Appartement à louer—prétentieux
Parles au concierge.

L'ancien garde du corps conrit : une idée malicieuse lui traverse l'esprit. Il entre dans la maison : il interroge le concierge, qui vent aussitôt lui faire visiter le local.

—Attendez, répond Choquart, la question d'urbanité chez les concierges, et de moralité chez les voisins est du point essentiel pour moi; je désire donc quelques renseignements sur vous-même et sur les locataires de cet immeuble. Le concierge, fier de son importance, répond. Alors Choquart s'installe dans l'unique fauteuil de la loge, et pose à ce dernier une foule de questions sur ses antécédents, ses opinions, ces façons d'être avec les locataires; il s'enquiert de ses revenus; il semble même le solliciter s'il n'a pas d'infirmité. Le concierge sent bouillir son sang; il s'informe s'il n'a pas d'infirmité. Le concierge subit doulement cet interrogatoire, qui dure au moins une grande heure; puis, quand il croit avoir suffisamment tourmenté cette victime de cette impitoyable curiosité, il demande :

—Maintenant voulez vous visiter mon appartement? Alors Choquart se lève; et, avec ce sang froid et ce ton tranquille qui le rendaient intimidable :

—Mon ami, dit-il, je n'ai nul envie ni besoin de voir votre appartement, parce que je ne déménage pas. Mais j'étais fatigué; j'ai lu sur cet écriteau : *Parles au concierge*; je suis donc entré dans votre loge et nous avons causé.... Je vous remercie.

Devant cette déclaration, le concierge se fâcha rouge; c'était un vigoureux gaillard. Il empoigna le mystificateur au collet, et l'entraîna dans la cour, où se trouvait une pompe avec vasque. Il l'y plongea; et, le retenant d'une main, il tonna de ses poings.

Choquart sortit convenablement trempé de ce bain improvisé; il ne prit pas trop mal cette mésaventure. Il la raconta même volontiers, et avait coutume de dire après son arrivée :

—C'est j'assaie fois où j'ai regretté de ne pas être très fort.

Répétons-le : on a attribué à tort cette célèbre facétie à Romieu.

Partir si vite! on a attribué à tort cette célèbre facétie à Romieu.

Pendant ce récit Choquart fronçait le sourcil, tortillait sa moustache avec une impatience accentuée. A la fin, il appelle la dame qui siège au comptoir. Celle-ci arrive.

—A combien estimez-vous ce vitrage? demande l'accusateur de Suisses, en désignant la devanture qui ouvrait sur la rue.

—A trois louis!

—Les voici : prenez les.

—Pardon, je ne comprends pas!

—Dans un instant, je vais très probablement casser tous ces carreaux!

—Hein! Vous voulez briser les vitres de mon établissement!

—Si le particulier qui est assis là bas, continue à haute voix Choquart, a le malheur de se vanter d'avoir tué un autre Suisse je l'envoie dans la rue, en le faisant passer par ce vitrage.

Le habitué, refroidi par cet avertissement,—suspendit aussitôt le récit de ses prouesses. Cette franchise de langage et cette désinvolture de procédés attirèrent,—on le comprend,—de nombreux duels à Choquart. Du reste, il les acceptait vaillamment, et se rendait toujours avec bonne humeur sur le terrain.

La fortune des armes lui fut rarement favorable; presque toujours il sortit blessé de ces rencontres. L'ancien garde du corps aimait à faire ses adieux sur le terrain, se croyant volontiers dans une salle d'escrime. Pour mettre en relief la crânerie de ses allures, la désinvolture de ses gestes, il prenait des temps et commettait des imprudences dont profitaient ses adversaires.

—Je tirerai comme des garçons épiciers! disait alors Choquart pour se consoler.

Quelquefois les représailles de Choquart se retournaient contre lui : de là, de nombreux duels.

Ainsi il lui arriva une découverte désobligeante à propos d'une facétie,—célèbre et souvent renouvelée depuis,—que l'on a attribuée à tort à Romieu, mais dont, en réalité, Choquart fut l'inventeur.

Un jour qu'il était en promenade, il avise sur la façade d'une belle maison un écriteau orné de la phrase traditionnelle :

Appartement à louer—prétentieux
Parles au concierge.

L'ancien garde du corps conrit : une idée malicieuse lui traverse l'esprit. Il entre dans la maison : il interroge le concierge, qui vent aussitôt lui faire visiter le local.

—Attendez, répond Choquart, la question d'urbanité chez les concierges, et de moralité chez les voisins est du point essentiel pour moi; je désire donc quelques renseignements sur vous-même et sur les locataires de cet immeuble. Le concierge, fier de son importance, répond. Alors Choquart s'installe dans l'unique fauteuil de la loge, et pose à ce dernier une foule de questions sur ses antécédents, ses opinions, ces façons d'être avec les locataires; il s'enquiert de ses revenus; il semble même le solliciter s'il n'a pas d'infirmité. Le concierge sent bouillir son sang; il s'informe s'il n'a pas d'infirmité. Le concierge subit doulement cet interrogatoire, qui dure au moins une grande heure; puis, quand il croit avoir suffisamment tourmenté cette victime de cette impitoyable curiosité, il demande :

—Maintenant voulez vous visiter mon appartement? Alors Choquart se lève; et, avec ce sang froid et ce ton tranquille qui le rendaient intimidable :

—Mon ami, dit-il, je n'ai nul envie ni besoin de voir votre appartement, parce que je ne déménage pas. Mais j'étais fatigué; j'ai lu sur cet écriteau : *Parles au concierge*; je suis donc entré dans votre loge et nous avons causé.... Je vous remercie.

Devant cette déclaration, le concierge se fâcha rouge; c'était un vigoureux gaillard. Il empoigna le mystificateur au collet, et l'entraîna dans la cour, où se trouvait une pompe avec vasque. Il l'y plongea; et, le retenant d'une main, il tonna de ses poings.

Choquart sortit convenablement trempé de ce bain improvisé; il ne prit pas trop mal cette mésaventure. Il la racontait